

Non, le rock n'est pas mort, il a juste perdu son hégémonie. Il suffit de prêter l'oreille aux anciens et aux nouveaux venus pour se convaincre que **l'histoire continue.**

**R**ien ne meurt en nous de ce que nous avons aimé. » A l'heure où bruissent, une fois de plus, les rumeurs de la mort du rock, la première phrase de *Sur le rock* (1), le livre du critique français François Gorin, offre un début de réponse: le rock est un son qui habite les corps et tatoue les cœurs. Une voix secrète que chaque génération transmet à sa cadette depuis bientôt cinquante ans.

Et dont chaque génération aura proclamé la fin (voir encadré) comme pour mieux le ressusciter. Pour prononcer l'oraison funèbre du rock, encore faudrait-il pouvoir dire ce qu'il est vraiment. Or, justement, sa capacité à se réinventer prémunit le rock contre toute tentative de définition.

Qu'est-ce que le rock? Une musique noire chantée par des Blancs? C'est le destin de toutes les musiques inventées au XX<sup>e</sup> siècle, le jazz, le hip-hop, le reggae, la techno. Une sauvagerie sourde, électrisant la libido et balayant tout sur son passage? Il suffit d'écouter le rap de NTM ou la house de Daft Punk pour constater que le rock n'a pas le monopole de la sueur. La guitare électrique? Le plus bel album de Nirvana est acoustique (« MTV Unplugged ») et on entend les guitares chez les électroniques Death in Vegas.

Alors quoi? Peut-être nous rapprocherions-nous de la vérité en identifiant le rock à une attitude: un excès romantique – l'albatros baudelairien (Janis Joplin), la figure christique (Jim Morrison) ou le junkie suicidaire (Sid Vicious). Et plus précisément un goût du drame, c'est-à-dire l'idée selon laquelle un problème trouve toujours sa résolution, comme l'atteste la psyché révolutionnaire et la structure linéaire du rock (intro, couplet, refrain, outro). Au contraire, les boucles hypnotiques

du rap et de la techno cultivent le sens du tragique – c'est-à-dire la répétition, le retour éternel du même. Et la philosophie de ces musiques fondées sur le recyclage est plutôt écologique: tenter d'habiter le monde reçu en héritage plutôt que de prôner la table rase. Il reste que, en parlant d'une attitude romantique, on ne décrit pas tant le rock que l'esprit des années 60 et 70. Après tout, le rock d'aujourd'hui se coltine régulièrement le tra-

**Le rap, la techno et la world tentent d'habiter le monde reçu en héritage plutôt que de prôner la table rase.**

gique (les boucles de Radiohead) et n'est pas précisément christique (l'hédonisme d'Oasis).

**Sans cesse réinventé, il en devient indéfinissable**

L'hypothèse est donc la suivante: il existe un genre musical précis qu'on appelle rock'n roll: un blues mal joué – trop vite, trop de fureur, pas assez de sagesse –, porté à partir de 1955 par Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Little Richard ou Chuck Berry. Et ce rock'n roll-là, brut, concis, simpliste, va disparaître à l'orée des années 60, ouvrant la voie à ce qui n'est plus un genre mais une vaste matrice, un ventre mou capable de digérer toutes les traditions musicales, toutes les humeurs. Les Beatles le marient à la tradition blanche européenne des ballades irlandaises et des chorales anglaises, Bob Dylan à la folk, Santana avec la musique latino, Sly Stone avec le funk, le Velvet Underground avec l'art contemporain, Miles Davis avec le jazz (« Bitches Brew »), Roxy Music avec le cabaret, les Sex Pistols avec une tradition hérétique issue du Moyen Age – c'est du moins la thèse monumentale de Greil Marcus dans *Lipstick Traces* (2) –, les Clash avec le reggae, The Cure avec la culture gothique, les Beastie Boys (ancien groupe à gui-

Solid

comme le  
rock

**Patti Smith.** Après une pause pour soigner les blessures de sa vie privée, la rockeuse a repris le chemin de la scène.

e



tare) avec le hip-hop, My Bloody Valentine avec les rythmes techno («Loveless» en 1991), les Têtes raides avec le musette... Croulant sous une multitude d'étiquettes (hard-rock, country-rock, blues-rock, rock progressif, etc), le rock'n roll meurt. Vive le rock.

**Le rock est simplement devenu une esthétique parmi d'autres**

Une chose, pourtant, a changé: l'apparition, au détour des années 80, de trois cultures puissantes et alternatives, le rap, la techno et la world music – avec leurs codes, leurs circuits économiques, leur histoire propre. Voilà la nouveauté: le rock n'est pas mort, il a perdu sa suprématie. Comme l'explique Michka Assayas, auteur d'un exhaustif *Dictionnaire du rock* en librairie ces jours-ci (lire p. 35), «le rock était la world music des années 70: c'est lui qui rendait tous les métissages possibles. Depuis, la world music, la vraie, est apparue, détrônant le rock dans le rôle de grand assimilateur». Dans un monde où les mass médias

ont laissé la place aux multimédias, plus aucun courant culturel ne peut prétendre à l'hégémonie, comme c'était le cas il y a encore trente ans. Le rock est simplement devenu une esthétique parmi d'autres, au même titre que le rap west coast, la house ou la musique cubaine. «Rien ne meurt en nous de ce que nous avons aimé», écrit Gorin en 1990, pour constater a contrario la mort historique du rock. Pourtant, Nirvana, P.J. Harvey, REM, Jeff Buckley ou Radiohead ont depuis signé des albums d'une vitalité et d'une urgence irréfutables. Une authentique culture rock s'est enracinée pour la première fois en France (lire p. 36). Il suffit aujourd'hui de prêter l'oreille aux nouveaux venus (les Américains Boss Hog, les Français Dionysos) pour se convaincre que l'histoire continue. Ou encore de glisser un CD de Hendrix, des Clash ou des Pixies dans sa platine pour constater que cette histoire nous parle encore. **PHILIPPE NASSIF**

(1) *L'Olivier*, 396p., 69F.

(2) *Traduit par Guillaume Godard, Allia*, 500p., 190F.

**Les sept morts du rock**

**1958 Elvis mollit.**

Star du rock'n roll, Presley part à l'armée. L'Amérique bien-pensante espère la fin de ce vacarme. D'ailleurs, à son retour, Elvis reprend *O sole mio*.

**1964 Beatlesmania : la pop détrône le rock.**

Malgré les Stones, quelque chose s'est rompu. Un groupe de pop music – privilégiant les mélodies à la fureur – s'installe au premier plan. Et la décadence d'Elvis sera de chanter *Let It Be* en crooner obèse à Las Vegas.

**1969 Dollars sous acide.**

Sitar contre guitare, pétard contre bibine : le Flower Power désarme le rock, Hendrix lui met la tête dans les nuages. Balourd, le rock réplique au Festival d'Altamont : face aux Stones défoncés, un hell's angel poignarde un spectateur. Le rock devient cynique.

**1979 Joy Div' enterre l'utopie.**

Après le *no future* méprisant du punk, le groupe anglais Joy Division glace l'atmosphère en psalmodiant des hymnes mortuaires sur ses synthés.

Les scalpels lacèrent le rock, déjà cerné par le boum boum disco. Mais Springsteen se tient en embuscade.

**1987 Le rap attaque.**

«Licence To Ill» des Beastie Boys cumule les symboles : premier album de rap en tête des charts ricains, groupe blanc prouvant la «digestion» du hip-hop par l'Amérique, guitares surpuissantes. La fin du rock ? Ben voyons ! Avec «Come on Pilgrim», les Pixies inventent l'alternatif.

**1994 Kurt Cobain se suicide.**

Le leader de Nirvana met ainsi fin à l'illusion grunge, possible rédemption jeunisme et commerciale du rock. Et alors ? Rien : REM règne, Oasis arrive.

**2000 Culture DJ.**

La jeunesse défile à la Techno Parade, sous l'œil attendri des parents. La musique électronique parvient au succès commercial, alors que le rock s'émiette en sous-courants. Mais AC/DC triomphe au Top 50 et Santana, aux Awards : le pire rock est bien vivant. Le meilleur continue. **E.S.**